

Nicolas Verdan

Le rendez-vous
de Thessalonique

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PREMIÈRE ŒUVRE LITTÉRAIRE,
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES
ET PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LE RENDEZ-VOUS DE THESSALONIQUE »,
CENT CINQUANTE-TROISIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER ET MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : YVES LERESCHE,
THESSALONIQUE, JANVIER 2005
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : YVES LERESCHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND & CÉDRIC LAUBER, COLOR⁺, PRILLY
IMPRESSON ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-153-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2005 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

I

LA MER, je l'avais oubliée. Elle se rappelle à moi au large de l'Albanie. Glissant sur une morne succession de ravines, mon regard sombre dans la noire Adriatique de janvier. Quelques instants où je ne pense plus à Themis, mon ami.

Le bateau a levé l'ancre hier en fin d'après-midi. Il devait encore faire jour à Venise. Comme ces camionneurs reliant toute l'année l'Italie à la Grèce, j'ai ignoré la traversée du Grand Canal.

Aussitôt à bord, fuyant les vibrations du pont hostile, je me suis réfugié dans la cabine. Avec, pour compagnie clandestine, l'agenda de Themis. Ainsi que je le fais depuis des semaines, je l'ai ouvert au vendredi 22 octobre de l'année passée. Pour y retrouver ce mot griffonné : *Tu ne trouveras pas d'autres lieux, tu ne trouveras pas d'autres mers*. Le dimanche suivant, à la même page, on lit *Italie* puis *Igoumenitsa*, le petit port d'Épire, au nord de la Grèce.

Le jour où Themis avait embarqué, je devais être à l'atelier. Je n'avais pas vu passer les heures. Ni même l'automne.

Un matin de novembre, j'ai enfin abandonné mes chantiers. Je me suis surpris à marcher dans la ville, heureux, sans savoir pourquoi. Mon projet de villa pour un riche Saoudien me paraissait soudain une peccadille. Je riais, j'allais voir Themis.

Son immeuble semble tout droit sorti du vieux Nice: une paroi laiteuse, des volets malades, des escaliers carrelés sentant la javel. «Une odeur de sperme», dit Themis. C'est vrai, mais je n'aurais pas osé le rapprochement.

Le silence a avalé le bruit de la sonnette. Le souffle court, courbé en avant, les mains sur les cuisses, je me suis souvenu que je n'avais pas mangé. Sur la porte de Themis, l'œil de bœuf regardait dans le vide. Une odeur de tomates farcies m'a conduit penaud chez la concierge.

— Monsieur Themis il est parti.

Elle a éternué puis, d'un regard ennuyé, elle a essuyé ses mains sur son tablier taché, me plantant sur le paillason.

Les clés de l'appartement étaient là, dans une espadrille orpheline abandonnée sur le palier. Le frigidaire était débranché, le lit était sage. Je fixais les cendriers, ahuri. Ils étaient vides, je ne voulais pas y croire. Themis, mon ami, avait donc bien fait son sac. Il n'y avait plus un seul disque, il ne restait

plus beaucoup d'habits. J'ai trouvé son agenda posé sur le bord de l'évier.

La côte s'effrite. À l'abri des vitres salées du pont arrière, je consulte ce recueil des jours perdus. Les semaines défilent, noircies par une écriture impatiente cherchant les raccourcis ; à trop limer les aspérités graphiques, elle perd sa lisibilité. Mais pour qui prend le temps d'interroger les mots de Themis, brèves étapes d'une course à l'essentiel, la récompense est belle. J'ai conservé la plupart de ses lettres, autant d'essais égocentriques. J'y trouve pourtant une dimension universelle, un regard sur le monde que je peux faire mien.

Mais là, pour la première fois, je peine à suivre Themis. *Tu ne trouveras pas d'autres lieux...* Pourquoi ce ton désabusé ? Ce discours infime m'apparaît comme un testament définitif. Sans appel.

Dehors, l'horizon balkanique bascule vers le ciel. Je relâche une nouvelle fois mon attention. Je ne suis plus seul. Une grande silhouette est appuyée au bastingage. Un compagnon de sillage, poursuivant lui aussi du regard cette vague qu'il pensait pouvoir disputer à l'infini. Sa crête d'écume se confond désormais avec la rageuse eau forte, en recomposition permanente.

Je crois voir Themis. Je reconnais ce dos luttant pour conserver sa fière posture menacée par une courbe paresseuse. Cette chevelure sombre, ces bras qui cherchent les quatre vents me sont familiers. Lorsqu'il avait vingt ans, combien de fois s'est-il

ainsi posté entre la piscine et le bastingage ? Avant d'arpenter la coursive de sa démarche imprévisible, détachée.

Sentant mon regard, le garçon tourne la tête. Je lis dans ses yeux clairs une ironie qui me transperce comme le crachin sur les quais de Venise. Il ne détache plus les yeux du quadragénaire au regard inquisiteur. Il ausculte une main crispée sur un agenda marron. Il jauge un bonnet de marine anglaise qui ne fait pas bouclier contre cette inspection soudaine. Cherchant un cargo invisible sur sa droite, l'homme qui le regardait avec tant d'insistance trouve enfin refuge dans le revers de sa parka noire.

Non, me dis-je en sortant une cigarette prétexte, ce pirate en jeans ne ressemble pas à Themis. Cette peau molle, cette bouche moqueuse... non, pas du tout.

Mon ami souriait rarement. J'aimais d'autant plus ces instants où son visage s'éclairait. Comme lorsque nous parlions de la Grèce, sa deuxième patrie.

Themis était donc parti sans dire au revoir, lui qui passait toujours chez moi avant de prendre le large. Une habitude remontant à l'époque de nos études. Nous parlions alors du voyage à venir. Il me racontait sa route, ses haltes. C'est tout juste s'il n'anticipait pas ses rencontres. Oui, c'est ça, Themis a le don de vivre sa route avant même de l'avoir faite.

Bien sûr, je savais qu'il s'en irait un jour ou l'autre. À la fin de l'année, croyais-je avoir compris. Il cherchait à s'installer en Méditerranée, comme il disait. Son métier de journaliste, il le

voyait désormais à Rome, à Podgorica. À Beyrouth. Il avait longtemps parlé du Liban. Il y avait une femme, un amour, peut-être. J'en étais même sûr. Mais je savais qu'il choisirait la Grèce.

Sa grand-mère paternelle était née en 1925 à Nea Smirni. Un quartier pauvre d'Athènes, à l'origine peuplé par les réfugiés d'Asie-Mineure. Themis me racontait son histoire. On buvait le *tsipouro* dans son petit salon en écoutant les *rebetika*¹.

Je me souviens avec précision du jour où Themis m'a annoncé qu'il irait vivre à Thessalonique. Nous étions avec Luce chez le Breton de l'avenue du Mail. À vingt heures, l'orage s'était éloigné. Le thermomètre en plastique vert dans le couloir des toilettes indiquait encore passé trente degrés.

Themis était debout. Il lançait des coups de poing sur la tente recouvrant la terrasse. Pour faire tomber l'eau de pluie qui mouillait le revers de sa veste. Ma femme, agacée par ce manège, s'était éloignée. Elle téléphonait sur le trottoir.

— Tu sais, Lorenzo, j'ai décidé. Ce sera la Grèce, Thessalonique...

¹ En grec, pluriel de *rebetiko*. C'est autour du narghilé et de l'alcool des bars clandestins ou semi-tolérés, les tékés, que va s'enraciner, se formaliser le rébétiko, un genre au croisement de plusieurs influences, celle du chant byzantin, du makam arabe, de la musique rurale grecque démotique, des chants kleptiques (en l'occurrence ceux des résistants grecs en lutte contre l'occupation turque entre le XVI^e et le XIX^e siècle). Un genre dont le chant épouse la métrique de la poésie grecque moderne et fait la chronique de l'amour (au choix) malheureux, cruel, fuyant, inaccessible, de la mort, de la difficulté de vivre, de la prison, des paradis artificiels, voire de l'actualité.

Themis continuait à jouer avec la toile, manquant d'asperger nos voisins de table qui l'observaient avec inquiétude. Je le regardais s'agiter. Tendrement. Il croyait me surprendre :

— Je pars cet automne, tout est réglé, Lorenzo, j'ai pris mes contacts avec plusieurs journaux. Je couvrirai l'ensemble des Balkans.

Ce soir-là, le mois de juillet s'éternisait. Le soleil sur la route était violet. De grasses gouttes puant le caoutchouc surchauffé continuaient à s'écouler de la toile cirée. Luce téléphonait toujours et Themis poursuivait son monologue :

— Je vivrai d'abord à l'hôtel, le temps de trouver un repaire. Mais je garde l'appartement à Genève.

— Alors, Themis, t'as fini ton cirque ?

C'était Luce, de retour à la table. Luce, avec son léger strabisme qui se renforçait à chaque émotion forte. Luce, avec ses mèches blondes, son ventre plat, ses pantalons corsaire blancs, ses tongs. Luce et son tatouage chinois sur l'épaule gauche, un caprice de festival. Luce, ambassadrice malgré elle d'un pays que Themis avait raison de vouloir quitter.

— Hé, les mecs, on est bien grave, tout d'un coup. La faute au carpaccio du Breton ?

Luce, qui nous proposait du ski nautique le lendemain. Et Themis, mon ami qui songeait à la mer.

Je l'entendais déjà, quelques heures avant son départ, me parler du bateau, du vrai, du grand navire. J'aurais tant voulu le voir partir.

II

LUCE n'a même pas paru étonnée lorsque je lui ai annoncé mon départ. Je lui ai parlé un jour avant. Elle a protesté, un peu seulement. Avec ce détachement dont j'ai mis si longtemps à comprendre qu'il dissimulait une peur panique d'abandon.

Lors de nos premières rencontres, je la croyais insensible. Comme lorsque je lui avais dit que je pensais que nous n'avions plus rien à faire ensemble. Elle aimait danser la salsa, je détestais nos étés à Ibiza, elle ne lisait pas, elle se taisait quand nous passions des soirées avec des amis, je ne répondais jamais à ses sms ; elle était heureuse quand nous faisons l'amour pendant le film du lundi soir, moi j'avais l'impression de me rapprocher un peu plus de la mort sur le canapé.

Ridicule inventaire de nos différences que j'avais dressé entre nous comme une barrière désespérée.

Cachant sa peur, Luce n'avait rien dit. Elle ne semblait même pas avoir entendu. Elle avait rapproché son visage du mien. Je revois ses yeux louchant. Sa réponse était cette langue léchant mes lèvres. « Alors, oui, c'est fini ! » avait-elle susurré à la seconde où ma bouche piteuse s'était rendue à son irrésistible contrepartie.

Cette fois-ci pourtant, rien ne pouvait plus me retenir. J'avais confié le bureau à mon associé, la voiture était prête. J'allais par la route, comme Themis. Non, plus rien ne me retenait. Surtout pas ce ventre plat qui s'était collé à ma chemise, ni même ces ongles nacrés griffant mon dos.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire aussi que Themis ne va pas chercher à te joindre ? disait une bouche mordillant mon oreille. Il n'a rien dit à ses collègues, ni à son frère. C'est peut-être qu'il avait une bonne raison de partir ainsi.

Je n'avais pas envie de m'expliquer plus avant. Themis avait disparu. Personne ne savait où il se trouvait. Ni le journal avec lequel il collaborait ni sa famille. Sa compagne du moment m'avait raccroché au nez, elle n'en avait plus rien à faire de ce tordu.

Luce ne voulait pas comprendre. Ou disons que c'était moi qui ne voulais pas lui faire réaliser que j'avais décidé de tout balancer pour retrouver Themis. Aussi douloureuse que soit la fugue de mon ami, j'y ai vu le signe que je n'espérais plus, d'un renouveau possible.

Themis disparu, c'était l'effondrement senti de lasses journées mensongères. Sa soudaine absence soulignait avec force la mienne. Celle de

tous les jours. Voilà des années que je n'habite plus ces maisons que je dessine. Je contribue par mon travail à la parcellisation d'un territoire de plus en plus reclus. Mes livings sont peut-être vastes, mes chambres à coucher ont certes vue sur le lac et mes salles de bains communiquent. J'ai pourtant l'impression de bâtir des prisons. Mes clients me demandent de l'espace, je leur offre des mètres cubes de vide. Ils y respirent, j'y suffoque.

J'ai souvent parlé de mes angoisses à Luce. Toujours elle m'a écouté. Avec son corps, son langage le plus prenant, elle a su faire taire mes doutes. Désormais c'est fini. Je me suis trop longtemps perdu dans le sexe de Luce. Elle y a maintenu ma tête enfoncée, suant un plaisir qu'elle savait seul capable de me retenir à notre vie. Son instinct ne la trompait pas. J'ai trouvé jusqu'aujourd'hui dans nos étreintes la seule drogue possible à la vacuité de mon existence. J'ai aimé ses mots de chair, j'ai adoré ses pieds de nez à mes discours, ses crocs-en-jambe à mes fuites. Intellect à l'index, bouches en cœur, nous nous sommes aimés comme deux petits cochons d'Inde. Une vraie chaleur, un faux bonheur.

Luce n'a ainsi jamais cru une seconde que je partirai sans même promesse de retour. Le soir avant mon départ, je ne m'étais donc pas justifié. De toute façon, elle ne me demandait rien. Confiante, ma Luce. Ses ongles nacrés me griffaient les hanches. Elle serrait fort ses fines cuisses de sportive sur mes flancs. Luce, en mouvement sur mon ventre. Un rythme hallucinant, une remise à

son ordre dont j'allais enfin parvenir à me soustraire.

Pour la dernière fois cette nuit-là, extasié, j'ai lu dans son strabisme convergent les prémices d'un plaisir ultime, ânonné la bouche entrouverte.

Au matin Luce a découvert ma valise. Nue, incrédule, elle m'a regardé vider le tiroir de mon bureau. Je ne sais plus quel mot exact j'ai marmonné. « Au revoir », peut-être, ou je ne sais plus quelle autre formule inepte.

Je suis parti ainsi, comme un lâche écorché par l'éclat vert de ses yeux où j'ai surpris une ironie tranchante.

Luce n'a rien su dire.

Elle n'a jamais fait confiance aux paroles. Luce, ma muette. Lucia, élevée par sa grand-mère dans les Pouilles. Une enfance cloîtrée dans une maison peinte à la chaux hyperprotectrice. Lucia n'a jamais connu les discussions à l'heure des repas. Seuls le pain, l'eau, les olives, le silence. La vieille était presque sourde.

Après trois ans d'internat en Suisse, payé par son père, Lucia a francisé son prénom. Elle avait seize ans. L'année où elle jura de ne plus remettre les pieds en Italie. Neuf mois plus tard, elle a retrouvé l'adresse de sa mère à Genève. La moquette sale des couloirs borgnes de l'immeuble, l'odeur des cuisines du monde dans l'ascenseur, la misérable étiquette *Perez* au stylo-feutre ne l'ont pas retenue. Sa mère était prévenue de son arrivée.

Luce tenait son sac serré contre le ventre quand la porte s'est ouverte sur une maigre silhouette à contre-jour. Elle a vu des mains serrant un kleenex.

— LE RENDEZ-VOUS DE THESSALONIQUE —

Cristina Perez a éclaté en sanglots. Elle s'attendait à des larmes, à un cri. Elle avait rêvé d'entendre un « *mamma* ». En face d'elle, silencieuse, une étrangère la fixait d'un air étrange. Luce avait ce même regard vert que le matin de mon départ.

III

IGOUMENITSA a des airs de station polaire. Ses douaniers sont des chiens-loups venus flairer l'haleine chaude des cales du *Pasiphae*. Je suis le dernier à sortir.

Et c'est alors que je le vois. Transi, immobile dans sa peur glacée, c'est le cargo rouillé de mes rêves de naufrage. Il est amarré là, à droite.

Lorenzo est sorti de sa voiture. Il voit la coque grouillant d'une lente ascension humaine. Il distingue des femmes, des hommes, cherchant une prise sur les flancs suintants du navire. Il aperçoit des centaines de bras s'extirpant de l'eau vague. Il entend des cris, des pleurs. Il croise le regard d'un petit garçon, hagard, les cheveux luisants de cambouis.

Je titube. L'air glacé me fouette le visage. Je tombe à genoux sur le ciment du quai. Je peux lire

Vlora en lettres blanches. Je penche la tête. Personne. Le bassin est vide. De gros pneus de camions fixés au quai aspirent les vaguelettes avec un rot ridicule. Seule trace de vie, des coquillages noirs suçant le métal rongé de la poupe. Le pont est désert. L'abandon guette derrière les rideaux verts des hublots.

Je les ai pourtant bien vus. Ils étaient des centaines de migrants à vouloir se hisser sur le bateau.

Je tremble. La bouche sèche, les mains moites, j'ai envie de vomir.

Un coup de sifflet, puis deux. Je tourne la tête. Un type en passe-montagne me fait de grands signes. Un policier. Je dois avancer. Je rejoins ma voiture, sous le regard étonné d'un officier du *Pasiphae*.

Vitres ouvertes, je traverse le quai au ralenti. Le froid salé me revigore. J'allume ma première cigarette grecque tendue par le policier qui m'a vu devant le cargo. Sans mot dire, il me fait ouvrir mon coffre, il palpe mes valises.

— Tu vas où? interroge-t-il tout à coup en grec dont je comprends quelques rudiments que m'a appris Themis.

— Thessalonique.

— Le chemin sera long, la météo n'est pas avec toi. Bonne route!

Il parle maintenant en anglais, tapant dans ses deux mains épaisses pour se réchauffer.

— Il y en a pour combien d'heures?

— Douze. Pourquoi tu regardais comme ça le *Vlora*?

— Le bateau? Je n'en sais rien. Il était là, c'est tout. Pourquoi?

— Bonne route, *File*²!

Le policier m'indique la sortie. Il me tourne déjà le dos. Il rejoint deux collègues qui s'appliquent maintenant à condamner l'accès au *Vlora* à l'aide d'un ruban de signalisation jaune. Zone interdite.

Mes yeux s'habituent à la lumière crue du port. Derrière les immeubles du front de mer, j'aperçois ma route. Ocre, saignant les monts d'Épire enneigés, elle est comme un défi. Unique voie vers le Nord, elle met déjà à l'épreuve les Mercedes à plaques albanaises qui m'ont précédé à la sortie du ferry. Ce cortège en débandade tente de dépasser un semi-remorque turc pestant pleins gaz. Les coffres bourrés d'électroménager ne facilitent pas l'aventure pressée des chauffeurs albanais.

La ville est déserte. Un pompiste à grosses mitaines abandonne à regret sa guérite et son chauffage à huile pour servir l'étranger. Une odeur de fioul remplit l'habitacle. Sur les bords de notre lac, même les stations-service sont inodores. Il n'y a pas que les maisons et les rues qui soient aseptisées. Je respire ces vapeurs à pleins poumons. Je retrouve ce goût de la route, oublié dans nos carrosses climatisés. Je me sens pris d'une étrange allégresse. Le sentiment que ma vie est là. Devant.

Un sac de plastique vient se coller sur mon pare-brise avec un bruit de crécelle. Quinze heures trente. Le vent redistribue les papiers gras d'une décharge à ciel ouvert.

² En grec, *ami*.

De gros nuages s'accumulent derrière les pins cabrés. Je ressens une brusque envie de soulager mes entrailles. Une suave angoisse, renforcée par un trop-plein de plaisir obscur que je transforme en offrande à la route.

Un papillon de nuit s'affole autour du néon des toilettes. Je songe à mon hallucination de tout à l'heure. J'ai rêvé, c'est sûr. Mais désormais je les sens proches. Ce sont les migrants, engouffrés dans mon subconscient. Jusqu'ici je n'ai pas su les voir. Nous ne savons pas les voir. Leur passage clandestin coupe pourtant nos trajets quotidiens. Ils traversent nos routes, suffoquant dans des camions. Ils se noient dans notre sillage. Ombres sur nos raccourcis quotidiens, ils trébuchent sur nos tarmacs et meurent dans nos trains d'atterrissage.

Igoumenitsa n'est plus qu'une tache approximative dans mon rétroviseur. Tous les sens en éveil, je m'enfonce dans la noire Épire. Chaque passage de vitesse se transforme en une petite victoire sur les derniers mois. J'efface mon passé. Il s'échappe en gaz dans l'air glacé.

Les champs désolés me protègent, les arbres nus veillent sur mon chemin. Je suis le passager. Ce n'est plus moi qui appuie sur l'accélérateur. La montagne aspire ma voiture, le crépuscule la transforme en train de nuit.

— Themis, tu dors ?

Le compartiment était plongé dans l'obscurité. Le silence m'avait réveillé. Je ne voyais plus personne.

Mon ami ronflait, la bouche ouverte, la peau luisante. L'aube lui donnait un air hébété.

Toute la soirée, nous avons fait la fête avec des Roms, relégués par un contrôleur de Belgrade dans le dernier wagon. Nous avons déchiré l'alu pour y puiser des tranches de cochon grillé. La *slivovic* servait d'interprète. Elle avait abusé de son temps de parole. À onze heures, nous étions muets, la bouche ouverte, les yeux clos.

Nos compagnons descendaient à Skopje, nous poursuivions sur Thessalonique. On avait vingt ans, la Yougoslavie ruminait ses guerres à venir.

Lorsque les cheminots avaient raccourci le long convoi à trois wagons, tout près de Gevgelia, la frontière grecque, nous dormions. Nous devions être dans les bras immenses d'une matrone rom, comme deux bébés rassasiés à ses mamelles goulues. Nous avons ignoré l'appel au regroupement des passagers pour Thessalonique. Abandonnés sur une voie de garage, nous allions devoir patienter un jour.

— Themis, on est dans un bled paumé. Un type avec une calotte blanche m'a fait comprendre que le reste du train est parti...

Themis avait bâillé, puis il s'était retourné sur la banquette graisseuse. Il souriait les yeux fermés. Je l'avais regardé, ahuri. Il était un Rom. J'étais un *gadjo*, un inquiet. Il était dans le vrai. La vie nous souriait. Le sang blanc du pruneau coulait dans nos veines, on avait fait honneur à une truie égorgée dans un terrain vague de Tetovo, on avait une couchette. Nous pouvions méditer à loisir de longues heures près d'une mosquée dont l'ombre

— LE RENDEZ-VOUS DE THESSALONIQUE —

du minaret traversait les voies. Et moi qui calculais les heures perdues.

Themis, tu dors ? Où es-tu, mon frère ? Pourquoi ne m'avoir pas dit au revoir ?

IV

ELLE S'EST invitée à mon voyage avec une belle insolence. Couchée sur la route, agitée dans mes phares, elle m'a fait des signes incohérents. La neige. Elle a choisi un grand bout droit avant la ville de Ioannina pour me forcer à ralentir. Je sentais bien que je ne pourrais plus faire sans elle.

Je n'aime pas la neige. Elle a trop longtemps déterminé mes hivers. Il me fallait monter à la station avec Luce. Chaque vendredi, on passait dans des tunnels orange, on grimpait vers d'autres villes. Les soirées se mouraient le dos appuyé contre le crépi blanc du living, les chaussettes sur la moquette brune. Je ne supportais pas ce tapis épais, la table en sapin et l'odeur d'eucalyptus quand Luce faisait couler son bain après le ski.

La journée, la demi-journée comme on dit là-haut, on retrouvait les gens de la plaine dans des téléphériques bondés. La neige, on la sniffe à

gogo, en famille, les joues rouges et le petit nez tout froid.

Mais là, sur la route de Ioannina, la neige est différente. Elle n'est même pas blanche. Noire, elle dégage une odeur de vieille cendre humide. Il n'y a pas de camion orange pour la saler.

Asfaka, Kalpaki, je devine des villages. Juste avant Konitsa, une bourgade en descente de toit de vieilles tuiles, je retrouve le semi-remorque turc. Le chauffeur met les chaînes.

Je file plein nord, direction Kozani. À *Lausanne*, comme à *Kozani*, il neige à gros paquets... Tsitsanis, l'un des plus fameux rébétès, chantait cette chanson dans les années cinquante. Une évocation comique du rude climat d'Épire qui faisait rire son auditoire athénien. C'était le printemps d'Onassis, on s'amusait beaucoup dans les tavernes du Pirée. De jeunes Athéniennes, coiffées à la Jackie Kennedy, frissonnaient en songeant aux moustaches gelées des kleftes³ écumant les montagnes d'une région où elles n'auraient jamais risqué de mettre une sandale.

Ces cimes blanches, en Épire, en Arcadie, dans le Parnasse conservent aujourd'hui encore en Grèce un parfum de liberté. Ma route est celle de la résistance à toutes les occupations dont a eu à souffrir ce pays. Insoumise, la montagne est ce territoire préservé d'une âme grecque inviolée. Peu sensible à cette vision idéaliste d'une lutte immaculée, je ne

³ *Klefte*, au sens premier, signifie « voleur ». Mais, depuis les luttes de libération menées par les Grecs contre l'occupant turc, ce terme a fini par désigner ceux qui prirent le maquis pour résister à tous les envahisseurs.

m'aviserais toutefois pas de la discuter maintenant. Je suis même prêt à croire que les troupes nazies ont dû peiner à conduire leurs camions dans ce terrain hostile. Je ne distingue déjà plus les contours de la route et je m'efforce d'empêcher ma voiture de glisser sur le côté.

La neige a fini par cesser. Je découvre une lune pleine, brillante comme une pièce d'un euro. Elle a quelque chose de citadin, comme un lampadaire civilisé éclairant avec condescendance cette nature sauvage.

Je ne dois pas être loin de la frontière de l'Albanie. Je ne saurais trop dire pourquoi, mais quelque chose me pousse à la rejoindre.

Comme si la réponse à mon voyage habitait ces montagnes désertiques.

Il me suffirait de m'enfoncer dans le premier chemin de traverse pour gagner la frontière. Je trouverai à coup sûr une bergerie de pierres sèches, dont je devine le guet immobile là-haut sous la neige.

Je coupe le moteur, phares allumés. Je sors et je pisse au milieu de la route. Un plaisir rare, de l'or qui se répand en vapeur chaude.

Je fais quelques pas. On dirait le silence. Mais ce serait ignorer la symphonie des étoiles, cuivrée, minérale.

J'ai beau réfléchir, je ne me souviens pas que Themis m'ait parlé de l'Albanie. Si, bien sûr, il y est allé durant la guerre au Kosovo. Mais c'était il y a des années. Alors pourquoi ce sentiment qu'il y a là, dans ce noir massif, quelque passage qui me conduirait à Themis ?

Je repense au *Vlora*. Décidément, j'ai de drôles de visions.

L'Albanie ? Non, je m'égare. Si je veux retrouver mon ami, j'ai mieux à faire que de m'embourber dans un sentier à chèvres aux frontières du plus pauvre pays d'Europe.

La route monte. Une heure d'ascension. Je franchis un col important. Je croise des astéroïdes. Je frissonne. Je pense aux Noël's passés. C'était bien avant Luce. Lorsqu'il y avait encore de la chaleur sous les sapins. J'en aimais plusieurs.

Il y avait l'arbre sobre devant l'église, avec la fanfare qui jouait *Il est né le divin enfant*. Je tenais la main de mes parents. Bethléem ressemblait forcément à mon village. La crèche avait l'odeur fermentée de la grange du chalet de mon arrière-grand-père.

Puis il y avait le sapin familial. Fin, élancé, fraîchement coupé par mon père. Je revois sa veste bleue de toujours, ses pantalons de velours lorsqu'on grimpe dans la forêt en quête de l'arbre.

Le dernier des sapins était baroque, chargé de friandises. J'avais trop chaud, il fallait chanter dans la grande salle du village avec toute l'école.

La lune éclaire maintenant la route à l'horizontale. Je dois avoir franchi un col. La forêt est plus dense, les branches des sapins ploient sous le poids de la neige. J'ai l'impression de traverser un tunnel sans fin. Tout au bout de cette allée, j'aperçois une masse sombre, mouvante. Un animal ? Non, trop gros...

Trop gros, trop nombreux plutôt. Trop humains surtout. Ce sont eux, les migrants :

femmes et hommes au dos courbé, marchant en lente procession. Cortège sans guide traçant un chemin incertain dans la neige fraîche. Point d'étoiles pour les conduire. De toute manière, ils n'ont pas les yeux pour les voir. Leurs visages sont des ombres. Seul un enfant détourne la tête pour me regarder. Je sors de la voiture. Je le reconnais. Il a ce même air hagard, cette même incompréhension que l'enfant du *Vlora*. Mais, cette fois, je ne rêve plus. Ils sont bien là, une vingtaine, indifférents à ma présence, mais bien vivants.

— Oh, là! Ou allez-vous ainsi? Qui êtes-vous?

Je leur parle en anglais, en grec.

Quelqu'un sort du rang. Un homme, dirait-on. Un sans visage avec un bonnet de laine. Il me fait signe de partir. J'avance lentement à sa rencontre. Il secoue la tête en écartant les bras, paumes ouvertes. Un message d'impuissance. Mais pas d'appel au secours.

Interdit, je ne peux détacher mon regard de cette transhumance impossible. Comme animée par une force invisible, elle semble glisser d'un seul mouvement sur la pente. Je la suis, je m'essouffle. Je tombe de tout mon long.

Le visage griffé par des petits cristaux de glace, les poignets endoloris, je n'ai pas mal. Je distingue maintenant un camion. Il est rangé sur le bas-côté, tous feux éteints. Le moteur tourne. Comment ne l'ai-je pas vu tout à l'heure?

J'entends des voix masculines. C'est du grec. Sèche, impérative, l'intonation m'incite à rester étendu.

Je les vois maintenant se hisser à l'arrière du camion. Un à un, comme du bétail, les sans visage sont comptés avant d'être dirigés dans le ventre de métal. Deux hommes les aident à monter. Ils sont pressés. Très vite, ils rabattent les portes. Le bruit des verrous me transperce. À coups de maillet, l'un des types fixe encore une grosse barre sur l'arrière du conteneur. La forêt rend l'écho du chant de cette sinistre forge.

L'opération n'a duré que trois minutes. La bétailière humaine s'ébranle dans un nuage blanc. Elle accroche des branches de sapin qui craquent. Je suis trempé, brûlant. Je cours dans les traces du camion.

— Attends-moi, petit garçon. Ne pars pas comme cela. Les sapins ne sont pas tous noirs. Ils ne craquent pas. La neige, même la neige peut être belle. Reviens. Revenez, tous, je veux vous montrer la montagne de jour.

J'entends le bruit du passage de vitesse. Je vais les rattraper.

Le camion est là, derrière le virage. Les phares m'aveuglent. Des phares blancs, immenses. Je suis contre le moteur. Il me chauffe le ventre. Exténué, je m'appuie sur un immense pare-chocs.

Heureusement, le chauffeur turc m'a vu à temps. Il remontait la pente à petite vitesse, assez lentement pour arrêter sa machine. Il me soutient maintenant par les bras. Il me sourit, sans mot dire. Il aurait pu m'insulter. Le démarrage en côte ne sera pas facile avec cette neige. Je monte dans la cabine. Je bois son café. Le thermos chaud contre ma poitrine.

— Mehmet...

— Lorenzo. Je... Lorenzo, oui, Lorenzo...

Mehmet allume une cigarette. Il me la tend en s'esclaffant.

Je découvre mon visage dans le rétroviseur. Il a les couleurs de l'aube blanchâtre. Je voudrais lui expliquer.

— Un camion, un grand camion comme le vôtre, Mehmet. Vous l'avez croisé?

Mehmet rit. Il enfile dans la radio une cassette d'*arabesk*, la musique de son coin d'Anatolie revisitée à l'*elektro-saz*. Je sens mes paupières qui tombent.

Et déjà ma voiture, la portière ouverte. Mehmet m'observe. Il lève ses sourcils avec un air étonné, l'air de dire, « ben quoi, qu'est-ce que t'attends? »

Comme à regret, je lui tends la main. Il y glisse une de ses nombreuses cassettes.

— *For the road, my friend. To kill the ghosts.*

Gratifié d'un sonore *tammam*⁴, je prends congé de mon chauffeur.

Une lueur rose adoucit les rudes crêtes d'Albanie. J'ose à peine regarder la route. Je baisse les yeux. Leurs traces de pas sont bien là. Une progression régulière. Pas le moindre dérapage. Je me penche à ras la neige. La joue dans les empreintes, je les laisse s'imprimer sur ma peau glacée.

⁴ En turc, *C'est bon!*